

La Question du Beurre

présente



Adieu

veaux, vaches, cochons, couvée...

(titre parfaitement provisoire)



Adieu veaux vaches

Texte et mise en scène
Scénographie et lumières

Dominique WITORSKI
Thierry GRAND



un travail mené avec le concours de deux néo-calédoniens kanaks

Pierre Gope
Kesh Bearune

Projet porté par “La Question du Beurre”, avec le soutien du Théâtre du Chevalet – Noyon (60), des Tourelles – Vouziers (08), de la MJC Calonne - Sedan (08) et du Théâtre de l’Île (Nouméa – Nouvelle Calédonie)



Adieu veaux vaches

•
*Quand le Baal Shem Tov avait une tâche difficile à accomplir,
il se rendait à un certain endroit dans la forêt,
allumait un feu
et se plongeait dans une prière silencieuse.
Et ce qu'il avait à accomplir se réalisait.*

•
*Quand, une génération plus tard,
le Maggid de Mezeritch se trouva confronté à la même tâche,
il se rendit à ce même endroit dans la forêt et dit :
«Nous ne savons plus allumer le feu,
mais nous savons encore dire la prière ».
Et ce qu'il avait à accomplir se réalisa.*

•
*Une génération plus tard,
Rabbi Moshe Leib de Sassov eut à accomplir la même tâche.
Lui aussi alla dans la forêt et dit :
«Nous ne savons plus allumer le feu,
nous ne connaissons plus les mystères de la prière,
mais nous connaissons encore
l'endroit précis dans la forêt où cela se passait,
et cela doit suffire».
Et ce fut suffisant.*

•
*Mais quand une autre génération fut passée
et que Rabbi Israël de Rishin dut faire face à la même tâche,
il resta dans sa maison, assis sur son fauteuil, et dit :
«Nous ne savons plus allumer le feu,
nous ne savons plus dire les prières,
nous ne connaissons même plus l'endroit dans la forêt,
mais nous savons encore raconter l'histoire».
Et l'histoire qu'il raconta eut le même effet
que les pratiques de ses prédécesseurs.*

Une attente en creux

Permettez-nous de faire nôtres ces mots de Wajdi Mouawad :

« ... plus que l'aveuglement d'un monde en déroute, c'est de notre propre surdité qu'il nous faut prendre conscience, elle qu'il nous faut combattre, nous, gens de lettres en France. Et de s'interroger. Comment et jusqu'à quel point nous sommes-nous déconnectés d'une partie de nos concitoyens dont nous n'entendons plus ni les paroles, ni les mots, ni le désarroi, ni la colère, ni le rejet qu'ils ont de nous ? Comment comprendre qu'avant de vouloir faire venir dans nos théâtres ceux-là qui n'y viennent jamais, il nous faut réaliser combien nous ne parvenons plus à entendre le dégoût que nous engendrons auprès d'un grand nombre d'entre eux parce que, dans notre manière d'être, nous ne voyons plus l'étendue de la sévérité, de la sécheresse, du manque d'hospitalité et de la désinvolture de notre entre-soi ? Comment crever nos tympan ? »

Notre première intention est donc de répondre à cette attente-là : celle qui n'est plus exprimée «  coutez-nous, au lieu de vouloir nous parler pour nous dire ce qu'il faut faire... ». Une attente en creux. Une attente dont nous devons prendre conscience sans qu'elle soit dite, puisque plus personne ne veut la dire aujourd'hui, à cause de ce problème d'entre-soi.

Un Temps Tragique

Nous vivons une charnière historique que l'on peut appeler un Temps Tragique, comme il s'en est déjà produit dans l'Histoire, chez les Grecs ou à la Renaissance. Un Temps Tragique, c'est un Temps où tout change, où le Monde Ancien s'effondre, et où l'avenir s'ouvre, incertain, nébuleux, brouillardeux. On ne sait de quoi il sera fait (c'est toujours le principe de l'avenir, oui, mais le monde passé et présent s'effondrant, on ne peut s'accrocher à plus rien d'une certaine permanence). C'est angoissant. Mais ce sont des périodes nécessaires et inévitables. Nous savons que nous devons changer profondément de pratiques. Nous savons que continuer comme l'on faisait est irresponsable, suicidaire, impossible...

Mais face à ce constat, nous sommes comme les singes devant l'idée du feu. On sait le feu inéluctable pour l'avenir, mais nous sommes incapables de ne pas voir le feu de forêt en même temps que la grillade nourrissante. Le feu, comme solution, nous all che mais nous terrorise, à cause de l'angoisse de périr dans les flammes. Et cela mène à la paralysie.

C'est le propre des Temps Tragiques. Les solutions à portée de mains semblent aussi souhaitables qu'angoissantes.

Le Temps Tragique est le temps le plus propice aux créateurs : leur travail consistant à poser les questions essentielles en Œuvres. Mais quoi faire ?

Adieu veaux vaches

« *Notre héritage n'est précédé d'aucun testament* »

René Char

Citant René Char, Hannah Arendt nous dit, dans « *La crise de la culture* », que sans testament, aucun passé n'est assigné à l'avenir, que le fil de la tradition a été rompu. Qu'il n'y a plus de tradition qui choisit, nomme, transmet et conserve. Sans continuité dans le temps, on ne connaît pas la valeur des trésors. Les héritiers, les acteurs et les témoins, incapables de donner un nom à ce dont ils ont hérité, finissent par l'oublier. C'est alors que la tragédie commence. En l'absence d'une conscience capable de questionner, méditer, se souvenir, raconter l'histoire et lui donner un sens, l'action n'a de valeur que pour les morts et n'en a aucune pour les vivants. L'acte ne s'achève pas, l'événement échappe.

Nous en sommes rendus là, nous dit Hannah Arendt. Et elle ajoute, nous ne recoudrons pas le lien perdu à la tradition, mais nous avons un nouvel espace pour construire quelque chose de nouveau. Cependant, il convient tout de même de tenter de comprendre le passé d'où l'on vient.

Il nous faut comprendre ce que ça a été et comprendre ce que ça n'est plus, et se placer dans la brèche. Il y a une brèche entre le passé qui n'est plus et un futur dont on ne connaît rien. Le présent c'est cette brèche.

Il nous faut séjourner dans cette brèche et comprendre comment nous en sommes arrivés-là. Pour cela, il faut savoir d'où nous venons (malgré René Char). Ensuite seulement nous pourrons reconstruire une pensée, une pensée politique qui fonctionne pour le temps présent.

« *Le théâtre, s'il ne s'englué pas dans l'esthétique, a toujours été, par excellence, l'art de la crise.* »

Michel Deutsch

Le théâtre est l'outil par excellence de l'interrogation de nos organisations sociales.

Faisant jeu de tout, et notamment de nos rapports et de nos actes, il métamorphose l'angoisse en catharsis, la tension en désir, et le chaos en fête civique. Depuis l'aube de nos civilisations.



Adieu veaux vaches

C'est, donc, l'endroit juste pour interroger notre passé, tenter d'y retrouver un fil à tirer, à relier avec notre présent troué. Et, comme le dit le vieux récit juif, sans connaître ni le lieu ni la prière, sans plus savoir faire le feu, mais en racontant l'histoire, nous arriverons quand même à revivre ce que nos anciens avaient vécu et qu'il nous faut comprendre...

Quelle histoire ?

L'humanité n'a connu, en réalité, qu'une seule et unique révolution. Il y a 10.000 ans. Et nous avons totalement oublié à quel point nous en sommes les héritiers et comment elle nous conditionne. Nous croyons en être affranchis, alors que nous y sommes jusqu'au cou :

Il s'agit de la révolution néolithique qui inventa l'agriculture et l'élevage et qui conduisit à l'organisation de la sédentarité.

Aujourd'hui, persuadés d'être libéré de ses contraintes (il n'y a plus que 2% d'agriculteurs en France, 98% de la population pense être dans l'ère industrielle), nous avons oublié que nous tenons grâce à ces 2%, exclusivement sur leurs épaules. Et cet oubli cause une crise profonde.

Oubli des organisations et interrogations sociétales qui nous viennent de la nuit des temps par le biais des mythes, oubli des contraintes de la sédentarité depuis longtemps étudiées : le Pouvoir lié à la propriété et ses perversions. Tout cela se trouve dans les mythologies grecques, orientales, bibliques...

Hannah Arendt nous a prévenu des conséquences de tels oublis, de la déconnexion avec la tradition : la tragédie. Et depuis un siècle (et un peu plus : l'ère dite industrielle, en fait), nous plongeons de tragédie en tragédie...

« Adieu ! veaux, vaches... » sera un voyage en écriture entre les récits mythologiques qui nous racontent des histoires de vaches (vous souvenez-vous de Poséidon qui se transforme en taureau pour porter Minos sur le trône de Crète en échange de son culte, et qui, floué par ce Minos, rend sa femme folle amoureuse d'un taureau qui lui fera enfanter le minotaure ? parmi les montagnes d'histoires semblables dans les mythes ...), et les enquêtes de terrain, où nous irons collecter témoignages et observer des façons de faire sur nos territoires, nos terroirs producteurs de richesses paysannes (vins, veaux, vaches, blé...).

Notre grand territoire est tout entier structuré autour de l'agriculture et de l'élevage (des Ardennes aux Vosges, de la Champagne à la Moselle, de la Haute-Marne à l'Alsace), et nous n'accordons plus de place aux récits et aux pratiques d'une population dont nous nous sommes détachés. Lorsque nous nous intéressons encore à la nature, ce n'est



Adieu veaux vaches

pratiquement jamais à la leur, dont nous pensons pis que pendre. C'est à une nature fantasmée dont nous oublions qu'aujourd'hui elle a été entièrement refaçonnée par l'Homme.

Ces trente dernières années, le théâtre a tenté l'aventure de la rencontre avec le monde ouvrier, avec l'industrie, avec le travail, avec l'entreprise. Il n'a plus beaucoup visité le terroir, sans son imagerie d'Epinal : le sabot crotté.

L'aventure d'écriture, ce ne sera pas de se contenter de collecter des témoignages, mais, en adossant l'expérience vécue et réelle aux récits mythologiques, de faire récit, de raconter la terre et nos fantasmes de racines, de possession, de Pouvoir et nos nécessités de partage, de voyage, de mixage.

L'une des plus belles métaphores légumières qui me viennent : c'est la métaphore mythologique kanake de l'igname. L'humain et l'igname se confondent en une seule entité à penser. L'igname (une sorte de pomme de terre, question reproduction) se clone d'année en année, si bien que l'année suivante on mange toujours l'igname de l'année précédente, qui a repoussé. Le même. L'humain voudrait être ainsi. N'avoir qu'une lignée. Qu'il possède, qui le possède. Mais l'expérience montre au cultivateur que, s'il ne mélange pas son clone avec des greffons étrangers, l'igname sain de l'année précédente qui rencontre une maladie crèvera.

Il a beau pouvoir donner 1000kg à partir d'un dé à coudre... il ne restera rien. L'humain est comme l'igname. Il meurt de rejeter le métissage. Il se protège grâce à l'étranger.

C'est une très vieille pratique et très profonde expérience qu'on fait les éleveurs de vaches lorsqu'ils ont tenté les améliorations des races.

Nous partirons sur les traces des récits, témoignages et anecdotes qui nous permettront de faire comprendre que nos racines sont là ! non dans dieu seul sait quelle terre vaseuse.

Toute l'aventure est à écrire ! C'est l'enjeu même du projet.

Dominique Wittorski



Création / Expérimentation

Il s'agira donc, non de venir déposer d'en haut une création artistique porteuse d'un sens et d'une leçon que ceux d'en-bas devront entendre et supporter, mais au contraire, de fouiller dans la pratique actuelle, chez ceux qui font le travail de nourrir 100% de la population (oui, oui, bien sûr, il y a la question des importations), ce qu'ils ont gardé comme traces des pratiques anciennes. Oh bien sûr, l'on imagine, - et on le dit -, que le XXème siècle et sa technologie est passé par là et qu'il ne reste rien des anciennes façons... Mais c'est se faire grande illusion. La route des romains était en pavés, celle d'aujourd'hui est en goudron... il n'en reste pas moins que dans les deux cas, ce sont des routes et que leur usage et la pensée avec laquelle elles ont été bâties restent les mêmes.

Aujourd'hui, du fond des Ardennes, ces Ardennes de chasseurs et de cueilleurs, de terroirs et de propriétaires terriens, d'agriculteurs et d'éleveurs, nous pouvons interroger les anciens mythes qui sont le fond de l'inconscient collectif. Aux Temps tragiques, les créateurs ont toujours réécrits les mythes anciens, et de ces anciens mythes sont sorties les nouvelles pratiques : c'est en dégommant la royauté qu'Athènes inventa la République. Aujourd'hui, nous avons à inventer un autre monde, sans oublier l'ancien, parce que l'ancien était organisé autour de contraintes qui n'ont pas disparues.

Un dernier exemple : en inventant l'élevage, l'homme s'est retrouvé confronté à une question cruciale : comment tuer l'animal que j'ai élevé à côté de moi, pour m'en nourrir ? La chasse répondait à cette question d'une façon respectueuse de la déesse-terre, « Merci frère cerf, et pardon, mais je me nourris ». L'élevage d'une vache ne permet plus ce rapport. C'est alors que l'homme inventa le dieu pourvoyeur de loi à ce sujet : tu élèveras, tueras et consommeras de telle façon. La religion canalisait l'angoisse en proposant une spiritualité différente de celle des chasseurs anciens. Aujourd'hui, nous avons presque tous renoncé à la religion. Et toute forme de spiritualité a disparu de nos modes de consommation. Cela ouvre de larges brèches aux différents mal-être : soit le constat de maltraitance des animaux que plus personne ne veut voir abattu et que pourtant la majorité consomme quotidiennement, soit le désagrément de voir d'autres religions se répandre en instaurant justement une « spiritualité » de la consommation (abattage rituel, pratique religieuse de la consommation, etc...) alors que nous vivons « dé-religionnés »... Il nous faut revisiter tout cela. Et les professionnels de la production de nourriture peuvent nous y aider. Si on les écoute.

Nous voulons pouvoir nous immerger dans leurs pratiques. Et spiritualiser par le théâtre.

Pierre Gope / Kesh Bearune

La mythologie, qu'elle soit grecque ou kanake, est profondément ancrée dans les questions de sédentarité, questions qui sont conjointes au développement de l'agriculture et de l'élevage. Je l'ai lu et montré dans la mythologie grecque (et ses dieux qui se transforment en vache) (voir mes travaux précédents) et Pierre Gope me l'a partagé par sa lecture des mythologies kanakes (mythe des ignames et agriculture intégrant les hiérarchies qui structurent le groupe humain dans la façon de cultiver les variétés de l'igname et du taro)...

De là, ma réflexion m'a porté vers le désir de nouer un lien entre l'écriture d'aujourd'hui (la mienne notamment, et celle de Pierre) et l'agriculture d'aujourd'hui, comme ce lien existait entre mythologie ancienne et l'agriculture.

Aujourd'hui, j'entame donc un travail qui mêle l'écriture et le travail de la terre, mais aussi la chasse, la cueillette, l'élevage, toutes les pratiques anciennes toujours parmi nous. Ce sont des pratiques qui sont devenues peu visibles, parfois marginales, alors qu'il y a 2000 ans toute la société les pratiquait. Elle les pratiquait et était construite dessus, dans un ensemble qui se répondait et se comprenait. Aujourd'hui, nous ne les pratiquons plus qu'à la marge (400.000 exploitations agricole en France métropolitaine, dit-on, pour 65 millions d'habitants...) et pourtant, nous sommes toujours fondamentalement assis sur ce fonctionnement. Nous en sommes totalement déconnecté, souvent ignorants de ses fonctionnements, de ses questionnements, très souvent inconscients des nôtres.

Aujourd'hui, nous vivons, comme une révélation, ce qui nous apparaît être une fracture entre le monde agricole et nous. Et cela engendre de nombreux malentendus. Et notamment une forme de rejet, les uns par les autres, des différents groupes qui se fédèrent en communauté : les agriculteurs, les écolos, les végans, les traditionnalistes, les bio, les que sais-je... Ce qui conduit, nous sommes obligé de l'admettre, à des ostracismes qui font le lit des extrêmes. Certains, vivant les anathèmes de manière très négatives, se réfugient volontiers dans des systèmes de pensées qui fabriquent, elles aussi, un rejet miroir.

L'Art semble se désintéresser totalement de ces questions. Disons, en dehors de ce qu'elles comportent de questions médiatiques. Il y a peu de recherches qui tentent d'unir les différents groupes autour de questions communes. Il me semble pourtant urgent de le faire. De dépasser le clivage qui sépare de manière caricaturale le « culturel » du « bouseux ». Comme si l'élevage n'était pas d'abord un fait culturel. Comme si la culture ne venait pas des deux pieds dans la bouse.

Adieu veaux vaches

Il ne s'agit pas de le faire dans une optique traditionnaliste vieillotte, façon « chasse, pêche et traditions », retour à une vision folklorique de la culture. Non, il s'agit d'être dans la création la plus pointue.

C'est ici qu'interviennent Kesh et Pierre.

Pierre pour ce qu'il connaît profondément de sa culture kanake. Une culture qui est encore pleine de la mythologie. Une mythologie qui n'est pas encore tout à fait morte. Que certains – dont Pierre – savent encore construire et faire évoluer, écrire ou décrypter, comme la mythologie le réclame. Donc Pierre comme « savant » kanak et écrivain.

Kesh, quant à lui, est comédien. Un très bon comédien. Excellent. Et kanak. C'est-à-dire encore dans la vie telle qu'elle était sur les îles loyauté. Plus tout-à-fait dedans. Mais pas tout-à-fait dehors. Entre les créations théâtrales, Kesh rentre à Maré et cultive son champ, ou le champ de son oncle. Kesh construit sa maison. Et Kesh participe à la vie communautaire telle qu'elle est. Puis Kesh retourne à la ville et à ses autres traditions. Kesh voyage.

Or, le travail que j'entame, vise à rassembler, au cœur des Ardennes, de la Lorraine et de l'Alsace (la nouvelle région Grand Est qui abrite la compagnie), des acteurs, comédiens, écrivains, metteurs en scène et des agriculteurs, éleveurs, chasseurs... De plonger les artistes dans les préoccupations des producteurs d'aliments, au jour le jour, dans des « résidences » de deux à trois semaines, dans différentes exploitations agricoles (blé, vin, bovins...).

La présence de Kesh et Pierre, dans un tel travail, sera un enrichissement pour tous les protagonistes : d'un côté les artistes métro confrontés à des artistes ayant d'autres façons de voir l'agriculture, de l'autre côté des agriculteurs confrontés à des « étrangers » à leurs méthodes, artistes d'ici et cultivateurs de là-bas... Un possible tsunami de questions et de sensations diverses sur le travail.

L'idée est donc de rassembler tout ce monde (4 à 6 artistes) chez un exploitant, durant quinze jours, afin de travailler à la fois dans l'exploitation, et à la fois à une écriture et une mise en scène de nos questionnements de créateur sur les questions de la production. L'écriture d'une nouvelle mythologie en quelque sorte.

Du 9 au 21 avril 2018 aura lieu la Résidence agricole, avec 3 acteurs métro (dont Serge Gaborieau, Olivier Ythier...), moi, Pierre et Kesh. Le lieu n'en est pas encore définitivement certain. Cela pourrait être en tout cas dans la ferme Hauptmann, à Vresse-sur-Semois (qui a déjà donné son accord et exprimé son enthousiasme). Mais des contacts fructueux sont aussi pris dans les Ardennes et dans l'Oise. Dans les semaines qui viennent, une décision définitive sera prise quant au lieu de résidence.

Axes et tempo

Notre projet s'articule autour de deux axes, qui se dérouleront sur trois ans.

Le premier axe consiste à partir sur le territoire à la rencontre des professionnels du monde de l'agriculture, de l'élevage, des cultivateurs et des producteurs, mais également des chasseurs et des cueilleurs. D'y trouver des témoignages, d'y observer des pratiques, d'y recueillir des gestes, des pensées, des pratiques qui illustrent encore aujourd'hui les anecdotes des mythologies d'autrefois. Ou qui sont simplement des constats des nécessités de la production (mais nous faisons le pari que ces nécessités rencontrent des questions abordées autrefois). Nous voulons interroger le réel, et lui redonner la parole.

Le deuxième axe consiste à offrir, à des populations parfois très éloignées (géographiquement et symboliquement) des outils culturels, les clés d'entrée dans les questions artistiques, avec des moyens dépouillés des questions de classe, dont le théâtre, malgré toute sa bonne volonté, peine à se défaire (le lieu « théâtre » reste un repoussoir pour de nombreuses populations à cause de son histoire bourgeoise).

Deux axes, pourquoi ?

L'idée est de procéder à un échange, de partager nos pratiques : nos savoir-faire culturels contre les expériences de production, de terroirs, de terrain. Se faire rencontrer « La langue » et « la fourche », en quelque sorte, si l'on permet que nous usions de ces deux mots au sens symbolique. Cet axe vise à trouver comment re-spiritualiser notre rapport à la terre et à ses productions, en dehors de toute question religieuse, évidemment. Il ne s'agit pas d'un retour en arrière. Nous voulons retrouver un rapport à notre terre, terrain, territoire, terroir : « Terres promises ».

Ces deux axes nous verront donc offrir des gestes de nos pratiques artistiques, et nous permettront de rencontrer, comme se rencontrent deux civilisations chez les kanaks – par l'échange d'une « coutume » -, la coutume d'un monde qui semble disparaître, d'en prendre note, de nous en inspirer, d'y réfléchir. D'en acter le témoignage.

L'auteur

Dominique WITTORSKI

est acteur, dramaturge, metteur-en-scène et cinéaste.

Provisoirement, par intermittence et avec toute la flexibilité que la société d'aujourd'hui réclame.

Il sort en 1991 de la prestigieuse école nationale de Belgique, l'INSAS (Institut National Supérieur des Arts du Spectacle), avec l'équivalent d'un Premier Prix en Interprétation dramatique. Son premier texte dramatique, « *Katowice-Eldorado* », est immédiatement distingué du second Prix Dramaturgie du Monde, de Radio France International.

Aussitôt, le Centre National des Ecritures du Spectacle, la Chartreuse, à Villeneuve-les-Avignon, l'invite en résidence de création. Cela donnera « *Vermeer, beau bleu* » également primé et publié. C'est alors le CEAD de Montréal qui invite Dominique Wittorski à venir écrire en résidence au Québec. « *ReQuiem (with a happy end)* » sera publié chez Actes Sud Papiers, et primé également.

De retour en France, Dominique écrit « *Ohne* » sur une commande de France-Culture. La diffusion est un succès. C'est alors que le Théâtre des 2 Rives (CDR de Rouen) et l'Atelier Jean Vilar (première scène nationale de Belgique, en décentralisation) offrent à Dominique Wittorski les moyens de sa première mise en scène, pour qu'il monte ses propres textes. « *Ohne* » est un gros succès public et critique. Le texte est publié chez Actes Sud-Papiers. Il y aura plus de 200 représentations en France, en Belgique, et dans les DOM-TOM.

Dès lors les commandes d'écriture s'enchaîneront : pour des univers très différents, comme « *Fleurs de cimetière et autres sornettes* », un texte écrit pour une compagnie de danse (la chorégraphe Myriam Hervé-Gil). Le succès public ne se dément pas.

Il y aura encore « *Modeste contribution* » que mettra en scène Jean- Marie Lejude.

Spectacle qui dépasse aujourd'hui les cent représentations...

Les métiers d'acteur, de dramaturge et de metteur en scène se mêlent.

Pour son dernier spectacle, Dominique Wittorski a mis en scène une réécriture de la mythologie grecque, autour de la ville de Thèbes et d'Œdipe : « *L'Homme semé* » très actuel dans sa revisitation des questions de la place de l'étranger dans nos organisations de vivre ensemble. Ce spectacle est parti en 2014 à Nouméa, en Nouvelle- Calédonie, pour une longue série de représentations et une confrontation de la mythologie grecque avec la mythologie mélanésienne. Un même enthousiasme y unit les lycéens et les spectateurs avertis.

L'équipe

Il nous faut vraiment vous présenter :

Pierre Gope

Il est né en Nouvelle-Calédonie, à Maré, l'une des îles de l'archipel des Loyauté, dans l'un des clans de la tribu de Pénélo. Il grandit entre l'école et la vie à la tribu, à l'écoute de son grand-père et de la terre. Jeune stagiaire au développement, il accomplit en 1990 un long périple autour de la Grande Terre calédonienne pour enquêter sur les origines du peuple kanak. Il découvre alors le théâtre : avec Suleiman Koly. Puis il rejoint Peter Walker au Vanuatu, suit une formation avec Peter Brook à Rennes et fonde au début des années 1990 sa propre troupe, la Compagnie Cebue (Cebue signifie « mémoire » en nengone, la langue de l'île de Maré).

Dès 1992, la création par celle-ci de *Wamirat, le fils du chef de Pénélo* révèle toute l'originalité d'une voix qui s'attache à tisser les ressources formelles et symboliques de la langue française et de la langue maternelle de l'auteur, le nengone. Et qui sait s'appuyer sur la théâtralité des cultures océaniques, où l'humour et la poésie, la malice et la solennité font étonnamment bon ménage. Cette voix n'a pas cessé depuis d'interpeller la société qui est la sienne. Celle de la Nouvelle-Calédonie qui entend se projeter dans un destin commun à toutes ses communautés.

Kesh Bearune

Il est né à Maré, comme Pierre Gope. Acteur historique de la compagnie Cebue, il est de toutes les créations, mais travaille également avec beaucoup d'autres metteurs en scène. A ce titre, il a fait partie de l'aventure « L'Homme Semé » de Dominique Wittorski, en re-création à Nouméa en 2014.

La compagnie

La QUESTION du BEURRE

La Question du Beurre, née au cœur des Ardennes, fouille avec détermination l'articulation du Collectif et de l'Individu, dans la société d'aujourd'hui. Comment créer notre « vivre ensemble » sans broyer les individus, ni provoquer exclusion et marginalisation ; comment protéger la personnalité de l'individu en n'oubliant pas que seul le collectif permet notre « bien vivre » depuis la naissance de l'humanité ? C'est la *Question* qui traverse nos créations — la vocation des artistes, étant de poser des questions, non d'assener des réponses.

Notre *Beurre* — métaphore pour dire que nous créons à partir d'ingrédients récoltés que nous barattions longuement, comme le paysan obtient le beurre en travaillant le lait qu'il récolte — ce sont les réalités de notre territoire : le quotidien de nos voisins, le chômage, les difficultés, les plaisirs et les rires de nos contemporains. Nous sommes convaincus de vivre une charnière historique que l'on peut appeler un Temps Tragique, comme il s'en est déjà produit dans l'Histoire, chez les Grecs ou à la Renaissance. A chaque temps tragique, il fut nécessaire de créer de nouvelles mythologies assises sur les anciennes, mais les dégommant. Les créateurs y furent aux premiers postes, posant les questions essentielles en œuvres. *La Question du Beurre* fait sienne l'ambition de Vilar, faire un théâtre exigeant et populaire.

La Question du Beurre est en résidence triennale au théâtre de Charleville-Mézières, conventionnée par la région Champagne-Ardenne.

- 2005 — **Ohne** (Actes Sud – Papiers) de et mis en scène par D. Wittorski. Coproduction de la FATP, théâtre d'O – Montpellier, théâtre des 2 Rives – Rouen, Atelier théâtre Jean Vilar – Belgique, festival de Spa – Belgique, avec l'aide de l'ADAMI. Festival off Avignon 2007 Caserne des Pompiers.
- 2007 — **ReQuiem (with a happy end)** (Actes Sud – Papiers) de et mise en scène par D. Wittorski à Montpellier. Coproduction théâtre du Hangar – Montpellier, Espace Louis Jovet – Rethel, Ministère de la culture de la Communauté française de Belgique.

Adieu veaux vaches

- 2009 — **Modeste Contribution** (Actes Sud – Papiers) de D. Wittorski, mis en scène par JM. Lejude. Coproduction Espace Louis Juvet Rethel, Le Nouveau Relax – Chaumont, Sémaphore – Cébazat, avec l'aide du CNT, de la SACD, de l'ORCCA et de la DRAC Champagne Ardenne. Festival off Avignon 2009 Caserne des Pompiers.
- 2010 — **Ce qui nous rassemble, c'est qu'on est tous seuls**, théâtre au bistrot, Collectif. Coproduction théâtre Louis Juvet – Rethel, avec l'aide de l'ORCCA.
- 2011 — **Abel Ch' Promeneur**, théâtre en appartement, de et mis en scène par D. Wittorski. Coproduction théâtre Louis Juvet – Rethel, avec l'aide de l'ORCCA.
- 2011 — **Le misanthrope** de Molière, mise en scène D. Wittorski. Coproduction théâtre Louis Juvet – Rethel, La Salamandre – Vitry-le-François, avec l'aide de l'ADAMI, l'ORCCA et la DRAC Champagne-Ardenne.
- 2013 — **L'Homme Semé** de et mis en scène par D. Wittorski. Coproduction TCM – Charleville Mézières, théâtre de l'Île – Nouméa, théâtre Louis Juvet Rethel, avec l'aide de l'ADAMI, de l'ORCCA et de la DRAC Champagne Ardenne. . Festival off Avignon 2014 Caserne des Pompiers
- 2014 — **Les Dessous de la Vieille Dame** de et mis en scène par D. Wittorski. Coproduction Théâtre de Charleville-Mézières, Théâtre Louis Juvet – Rethel, Le Nouveau Relax – Chaumont, avec l'aide de la région Champagne-Ardenne.
- 2015 — **Miche et Drate** de G. Chevrolet, mis en scène par Ch. Blanchard. Coproduction Théâtre de Charleville-Mézières, avec l'aide de la région et de la DRAC Champagne-Ardenne.
- 2016 — **Abécédaire à l'usage des esprits intrépides qui rêvent de devenir femme** de et mes par D. Wittorski, Avec la complicité d'Anton Tchekhov. Coproduction Théâtre de Charleville-Mézières, avec l'aide de la région et de la DRAC Champagne-Ardenne.
- 2017 — **Ohne** (Actes Sud – Papiers) de et mis en scène par D. Wittorski. Re-création. Avec l'aide de la région Grand'Est et du TCM.
- 2019 — **Adieu veaux vaches** (projet en cours de développement).

Adieu veaux vaches



Notre site internet :

<http://www.laquestiondubeurre.fr/>

captation vidéo de notre dernière création :

<https://vimeo.com/244652231>

mot de passe : ohneTCMnov17

Contact

Communication - vente :

José Bartel portable : 06.28.47.83.09
dominique.wittorski@laquestiondubeurre.fr

novembre 2017

Éditeur responsable : La Question du Beurre --14 place Hélène Cyminski 08300 Rethel

Compte bancaire : Crédit Mutuel NE Charleville Mézières IBAN : FR76 1562 9088 5400 0205 5960 184 BIC : CMCIFR2A

N° de Siret : 503 736 209 00019 ◊◊ Code APE : 9001Z ◊◊ Licence d'entrepreneur de spectacles n° : 2-101 6600 (LT2).

Siège social : La Question du Beurre 19 rue de Verdun 08370 Margut

Non Assujetti à la TVA ◊◊ N° dépôt en préfecture : Sous-préfecture de Sedan, n° W083000302 en date du 14/7/07

